

Céline Bréant

Les Clandestines



Céline Bréant

Les Clandestines

© Céline Bréant, 2023

ISBN numérique : 979-10-405-1847-1

Librinova”

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

*À Chacha, mon inspiration,
À Flora, ma confidente,
À Leïla, ma raison.
À vous trois. Tout simplement
parce que ne pas vous dédier ce roman,
aurait été insensé.*

« Elle lui jeta un regard à la dérobée. Encore une fois, elle eut l'impression de la connaître. Elle savait que ce n'était qu'une illusion. Comment l'aurait-elle jamais oubliée si elle l'avait déjà rencontrée ? »

Carol, Patricia Highsmith

Chapitre 1

Des ficus, des chats et des libellules

« C'est ça, retourne chez tes parents, va faire ta vie entre papa et maman, tu reviendras quand tu seras prête à t'assumer. »

Mes yeux restent braqués sur le SMS d'Antoine. Mépris, colère, désespoir. Comment lui en vouloir ? Je n'y suis pas allée de main morte. Je suis trop lâche pour communiquer sur mes sentiments réels. Je me cache derrière la méchanceté. Comme je n'ose pas le quitter, je lui ai imposé une pause. Oui, c'est ça « imposé une pause ». Je ne la lui ai pas suggérée, je la lui ai imposée. Une pause, c'est un synonyme de « séparation », mais en version « faible ». En version « je n'ai pas le courage de te quitter mais c'est tout à fait le but de cette démarche. » C'est le meilleur moyen de rompre en douceur en donnant l'illusion que l'on va se retrouver après. Tu parles. Une fois que je serai partie, que j'aurai savouré ma nouvelle liberté, pourquoi est-ce que je reviendrais ?

Besoin de réfléchir. De changer d'air. De me ressourcer. J'ai listé mes excuses dignes de citations Instagram truffées de fautes d'orthographe et je les lui ai exposées comme des arguments du tonnerre. Soutenue par ma meilleure amie, Alexie, érigée en avocate du Diable, j'ai enfin retroussé mes manches. Évidemment, ma défense était plutôt à l'image d'un procès niveau cour de récréation mais c'était gagné d'avance. Parce que c'est moi qui pars. Parce que c'est lui qui veut me retenir. Mais que c'est moi qui décide. Point.

Ma grosse valise à roulettes et mes trois sacs pleins à craquer sont prêts. Je les ai empilés, ai créé une œuvre d'art au milieu du salon. Une vie s'achève. Voilà. Mon CDD de maquettiste en édition s'est terminé. J'ai apporté des croissants. J'ai décroché les post-it qui tapissaient tout le bas de mon ordinateur. J'ai jeté les morceaux de trombones brisés qui constellaient mon bureau. J'ai rendu ma chaise de compète à ma collègue. J'ai bavardé avec chacun des employés. J'ai échangé mon numéro avec Nadège, Leïla, Aude et Joris. Et j'ai emprunté le métro direction la colocation pour la dernière fois. Et puis, Adieu Paris. Adieu Antoine. Ah oui, et adieu ce vieux canapé de merde.

Il est presque plus désagréable que le sol. Déjà présent à la colocation quand Alexie est arrivée il y a deux ans, il semble revenir de la guerre des tranchées. Quand on s'assoit au milieu, le gros ressort nous perfore les fesses. Lorsqu'on se décale un peu à gauche ou à droite, on tombe dans un trou. Dès que l'on remue un peu, le canapé grince, s'effrite. Non seulement, il est aussi confortable qu'une

chaise taillée dans la pierre, mais il ne ressemble à rien. Jaune verdâtre, délavé par endroits. Des auréoles sur le dossier, genre traces de pisse géantes. Quelques trous çà et là lui donnent un aspect d'emmental. Pour finir, une odeur de renfermé et de poussière reste accrochée au tissu bien qu'on aère l'appartement plusieurs fois par jour. Le canapé de la honte.

Alexie et sa fibre écolo, adepte des ressourceries, aime à s'imaginer qu'il a vécu de nombreuses vies après avoir peut-être séjourné dans une brocante. Néanmoins, elle s'assoit toujours sur cette espèce de matelas pliable couleur caca d'oie dans lequel sont incrustés tous les poils blancs et gris de Suki – Suki est mon chaton malingre et surexcité que je surnomme « Tacos » dans l'espoir qu'il prenne un peu de gras. Alexie s'assoit là avec ses tisanes au thym, ses biscuits bretons au beurre et son PC portable. Elle note tous ses cours sur son ordinateur pour limiter le gaspillage du papier. Elle écoute une musique instrumentale proche de l'hypnose ou engloutit des séries quand elle n'est pas en pleine rédaction de son mémoire. Elle m'en parle parfois... Je crois que sa problématique traite de musées, de maison de la culture ou d'association écologique. Bref, autant dire que je n'ai toujours rien compris au sujet. Quand elle commence à m'expliquer son travail, je décroche malgré moi. Comme lorsque j'essaye de me concentrer sur un match de football sur écran et que mes yeux voient le ballon en double. Je me surprends à partir loin dans mes pensées. Je la regarde, ses lèvres bougent, elle gesticule comme une Italienne. Je sais qu'elle parle mais je ne l'écoute pas. Mon regard se perd sur ses cheveux retenus en arrière par un bandeau à pois enfantin, ses sweats à capuche Snoopy ou à l'effigie de sa fac, ses grandes chaussettes en laine à pompons qui arrivent mi-mollets et j'oublie qu'elle me parle car je suis en grand débat intérieur. Je me demande s'il lui arrive d'enfiler des sous-vêtements sexy ou si pendant les moments intimes avec son mec, elle porte des pyjamas bariolés et des combinaisons Pilou Pilou licorne. Elle est un peu ronde mais elle accepte ses formes, prône le *body positive*. Bon, ça ne l'empêche pas d'envier mes platées de pâtes à la carbonara débordant de fromage râpé qui ne desservent pas ma ligne. *Rassure-moi, c'est ton repas pour trois jours, là ? – Non. Juste pour ce soir.* Et elle écarquille les yeux en refermant avec amertume le couvercle de ses légumes cuits à la vapeur. Elle se balade souvent en culotte en coton dans l'appartement. Sans complexe. Et elle a bien raison. En sweat, grosses chaussettes mais en culotte.

— T'as donné à boire à Richard ?

Elle force sur la voix et agite ses mains comme un laveur de carreaux.

— Rose, tu m’entends ? Quoi, c’est encore Antoine qui t’écrit, c’est ça ?
J’acquiesce en soupirant.

— Et Richard, sinon ?

Je jette un coup d’œil audit Richard, la plus grande plante de l’appartement. Luisant et lisse comme un végétal en plastique, il n’a pas perdu une seule feuille.

— En fait, si je ne le fais pas, Richard, je le retrouve raide mort, je suis sûre. Il y a un tuto pour les plantes dans la cuisine. Je me suis fait chier à tout détailler.

Comme si je pouvais le louper, son tuto. Alexie a utilisé un feutre à paillettes et des gommettes et l’a placardé bien en évidence à côté du calendrier des sapeurs-pompiers. Ouais, d’ailleurs, ça aussi... Qu’elle l’achète ce calendrier, bon, c’est un geste on ne peut plus solidaire. Mais qu’elle l’affiche... On ne peut pas dire que les soldats du feu soient des as du graphisme et des photomontages. Mais bref. Je suis de ce milieu professionnel alors je suis méprisante. Du *comic sans* sur un fond rose fluo et des ombres portées à outrance... Autant me mettre directement de la sauce piquante dans l’œil.

— Oui, je sais mais j’ai... zappé.

— Il faut lui donner à boire au moins une fois par semaine. Mais pas trop pour ne pas le noyer.

Alexie a tendance à personnifier ses plantes au point d’oublier qu’un verbe est prévu pour : arroser. Mais bon, c’est Alexie. Notre mère à tous. Mère des ficus, des chats et des libellules.

— Désolée, j’avais la tête ailleurs.

Elle reste bloquée face au bordel que j’ai semé dans le salon et se précipite vers moi les bras tendus.

— Je me fais toujours pas à l’idée que tu t’en vas. C’est vrai que Richard, c’est le cadet de tes soucis maintenant. Alors, t’emmènes Suki à Bordeaux, c’est décidé ? Vous allez méga me manquer mes petits bichons.

On a passé le reste de l’après-midi à discuter et à se remémorer les anecdotes qui étaient nées entre les quatre murs de notre colocation. Puis, Alexie m’a aidée à transporter mes affaires jusqu’à la gare Montparnasse. Quand elle a dit au revoir à Suki, j’ai eu l’impression de compter pour des prunes. Pas tactile, pas tactile... Avec les chats, les câlins ne lui posent pas de problème !

Dans le train, j’essaye de caresser Tacos à travers la grille mais il s’est blotti tout au fond de sa cage, en boule. Il est terrorisé par tout ce remue-ménage. J’espère qu’il ne va pas se mettre à pousser la chansonnette durant tout le trajet. On a du mal à imaginer qu’un si petit truc réussisse à produire des sons aussi

stridents. Comme les bébés. De vraies alarmes. Il faudrait en placer un derrière chaque porte d'entrée. En cas de cambriolage, tout le quartier serait alerté.

Une adolescente aux cheveux verts et aux grosses lunettes rondes en fausses écailles de tortue s'installe à côté de moi. Elle croise les jambes. Ses Dr. Martens d'où dépassent allègrement des chaussettes rayées rouge et vert, flirtent avec le siège inoccupé d'en face. La tête penchée sur son smartphone, elle fait défiler son Instagram à toute vitesse. Je doute qu'elle s'intéresse à son contenu. Même moi, qui jette des regards obliques dans la direction de son écran, je n'ai pas le temps de voir les photos en détail. Si elle tournait la tête ailleurs, je suis certaine que son pouce continuerait à dérouler les publications. Je la vois pourtant cliquer sur des cœurs. D'un geste furtif. On dirait qu'elle s'entraîne en vue d'un record ; combien de mètres d'Instagram peut-elle parcourir ? Combien de *like* peut-elle distribuer ? À la voir agir ainsi, boulimique des réseaux sociaux, j'ai une pensée émue pour Alexie que je viens d'abandonner avec son ficus et une liste longue comme le bras de colocataires potentiels. « Les gens ne vivent plus que pour s'exhiber, ils pourraient être en plein tour du monde, si on leur enlève Snapchat et Insta, leur voyage n'a plus aucun intérêt. » Je lance un regard circulaire dans le wagon, tout le monde adopte la même attitude.

Excepté deux jeunes femmes qui se regardent, des étoiles dans les yeux, les mains liées, comme si rien d'autre ne comptait. Comme si elles étaient seules dans leur bulle. Je les trouve émouvantes. Belles. Ai-je un jour regardé Antoine comme ça ? Est-ce qu'un jour, je me noierai dans les yeux d'un homme et que le reste du monde cessera d'exister ? Je ne le crois pas. Antoine est parfait. Il est tout ce dont une fille peut espérer d'un petit copain voire d'un mari. Il est beau, gentil, poli, serviable, ambitieux, attentionné. Il est le gendre idéal, le fantasme de toutes les belles-mères, l'homme qui sera un père extraordinaire. Tant de femmes tombent sur des connards. Mais Antoine est tombé du ciel, il m'a mise sur un piédestal pendant quatre ans et je l'ai quitté. Le pauvre. Il vivait près de chez moi en Savoie avant de partir en master sur Paris. Je l'ai rejoint il y a six mois. Il était en colocation avec deux amis, j'ai adopté son système en partageant un appartement avec Alexie venue étudier la science politique. Jamais l'idée de vivre avec lui ne m'a effleuré l'esprit. Au contraire. Certains pourraient traverser l'Atlantique ou gravir une montagne pour l'amour de leur vie. Moi, je fuis, je garde mes distances. Je ne comprends pas pourquoi il ne me manque pas. Pourquoi je délaisse un prince charmant. Peut-être suis-je masochiste. Peut-être que je refuse le bonheur simple. Peut-être Antoine est-il trop lisse, trop parfait et moi trop conne. Oui, sans doute, le problème vient de moi. Petite fille sans

problème qui cherche à s'en créer pour vivre une vie palpitante. Est-ce la raison ? Ou suis-je incapable d'éprouver des sentiments amoureux ? Pourtant, je suis sentimentale et investie en amitié, j'adore les films d'ados niais et les téléfilms de Noël dégoulinants de clichés. Combien de fois ai-je rêvé d'aimer avec passion ? Pourquoi suis-je aussi hermétique ? Mystère. Peut-être, effectivement, que la seule chose dont j'ai besoin, c'est de tout quitter. Pas de traverser un océan pour un homme, mais de traverser la France, pour me retrouver.

Mon téléphone vibre. Mon frère, Nino, m'a textoté : « *Alors, t'es partie ? T'arrives à quelle heure à la gare ? Mate un peu la barmaid que j'ai rencontrée hier soir. Elle est canon, hein ? Désolé, elle n'a pas de frère. Juste une sœur.* » Ponctué d'une émoticône *clin d'œil, tire la langue*.

Je télécharge la photo. C'est un selfie. Sa tête est en gros plan, déformée par l'angle inférieur gauche. Derrière lui, deux potes de fac font une accolade à une jeune femme brune. C'est vrai qu'elle est belle. Une femme aux traits hispaniques coiffée d'une queue-de-cheval haute. Elle a un sourire de publicité de dentifrice. Je suis heureuse de retrouver Nino. Son grain de folie m'a manqué.

J'observe les étendues verdoyantes par la vitre du train où la brume du matin rampe encore. J'inspire. Un sourire extatique se forme sur mes lèvres. Je contemple mon reflet, il semble se fondre dans le décor. Superbe illustration de ma transition. La Rose parisienne, active et en couple s'efface au profit de... Pas grand-chose pour l'instant. Mais ce pas grand-chose me plaît. Je gomme tout et une grande feuille vierge se présente à moi.

Je vais profiter de mon chômage, du changement de région et de la douceur du printemps approchant pour me remettre à écrire. Une histoire d'amour ? Ouais, pourquoi pas, je suis tellement bien placée pour ça...